ÉCRIRE, ÉCRIRE, POURQUOI ?

Entretien avec
Sylvie Germain

Écrire, écrire, pourquoi ? Sylvie Germain

Entretien avec Xavier Houssin

Sylvie Germain et Xavier Houssin

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1153

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2010

Date de mise en ligne : 17 janvier 2014

Collection : Paroles en réseau

EAN électronique : 9782842461850

<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782842461355

Nombre de pages : 20

Référence électronique

GERMAIN, Sylvie ; HOUSSIN, Xavier. *Écrire, écrire, pourquoi ? Sylvie Germain : Entretien avec Xavier Houssin*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010 (généré le 17 mars 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1153>>. ISBN : 9782842461850. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1153>.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

EXTRAIT

Sylvie Germain est née en 1954 à Châteauroux. Au cours de ses études de philosophie, elle a pour professeur Emmanuel Levinas. Son mémoire de maîtrise porte sur la notion d'ascèse dans la mystique chrétienne et sa thèse de doctorat a pour thème le visage. En 1985, elle publie son premier roman, *Le Livre des nuits*. De 1986 à 1993, elle vit à Prague. Durant cette période, elle écrit *Jours de colère* qui obtient le prix Femina en 1989. Son œuvre forte et singulière se compose à ce jour d'une trentaine de livres, romans et essais, marqués par l'aspiration à un au-delà du réel et par une quête du sens métaphysique des souffrances humaines. Il y est question de la misère et du mal qui habitent l'univers mais, chaque fois, une illumination donne sens aux malheurs et aux humiliations. Certains livres mettent l'accent sur la dimension proprement religieuse de cette quête, comme *L'Enfant méduse* ; d'autres sont nourris de références bibliques, tel *Tobie des marais*. Transfigurations et mythologie nouvelle mettent souvent l'histoire à contribution. Le thème de l'effacement, de la disparition progressive des êtres, des choses et de la mémoire revient dans plusieurs de ses récits, notamment dans son dernier roman, *Hors Champ*.

ÉCRIRE, ÉCRIRE, POURQUOI ?

Paroles
en réseau

Entretien avec
Sylvie Germain

Écrire, écrire, pourquoi ?

Cycle de rencontres organisé par la Bpi

Lundi 14 décembre 2009

Invitée : Sylvie Germain

Entretien avec Xavier Houssin

**Président
du Centre Pompidou**
Alain Seban

**Directrice générale
du Centre Pompidou**
Agnès Saal

Directeur de la Bpi
Patrick Bazin

**Responsable du pôle
Action culturelle
et Communication**
Philippe Charrier

**Chef du service
Animation**
Emmanuelle Payen

**Chef du service
Édition/Diffusion**
Arielle Rousselle

Colloque
**Conception
et organisation**
Francine Figuière

Publication
**Chargée d'édition
et de mise en page**
Sandra Bocquier

Avertissement :

L'adaptation de cet entretien de l'oral à l'écrit a pu entraîner des modifications de style ou de forme, ce qui explique les différences éventuelles entre cette publication et l'enregistrement réalisé lors de la rencontre.

Écoutez les rencontres sur le site:

<http://archives-sonores.bpi.fr>

Catalogue des éditions:

<http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/>

Distribution numérique

par GiantChair.com

© Éditions de la Bibliothèque
publique d'information/Centre
Pompidou, 2010
ISBN 978-2-84246-135-5
ISSN 1765-2782

Sylvie Germain

Entretien avec Xavier Houssin

Critique littéraire au Monde et à France Culture

Sylvie Germain est née en 1954 à Châteauroux. Au cours de ses études de philosophie, elle a pour professeur Emmanuel Levinas. Son mémoire de maîtrise porte sur la notion d'ascèse dans la mystique chrétienne et sa thèse de doctorat a pour thème le visage. En 1985, elle publie son premier roman, *Le Livre des nuits*. De 1986 à 1993, elle vit à Prague. Durant cette période, elle écrit *Jours de colère* qui obtient le prix Femina en 1989. Son œuvre forte et singulière se compose à ce jour d'une trentaine de livres, romans et essais, marqués par l'aspiration à un au-delà du réel et par une quête du sens métaphysique des souffrances humaines. Il y est question de la misère et du mal qui habitent l'univers mais, chaque fois, une illumination donne sens aux malheurs et aux humiliations. Certains livres mettent l'accent sur la dimension proprement religieuse de cette quête, comme *L'Enfant Méduse*; d'autres sont nourris de références bibliques, tel *Tobie des marais*. Transfigurations et mythologie nouvelle mettent souvent l'histoire à contribution. Le thème de l'effacement, de la disparition progressive des êtres, des choses et de la mémoire revient dans plusieurs de ses récits, notamment dans son dernier roman, *Hors Champ*.

Bibliographie sélective

Le Livre des nuits, Gallimard, 1984, Folio, 1987
Nuit-d'Ambre, Gallimard, 1986, Folio, 1989
Opéra muet, Maren Sell, 1989, Folio, 1991
Jours de colère, Gallimard, 1989, Folio, 1991
L'Enfant Méduse, Gallimard, 1990, Folio, 1993
La Pleurante des rues de Prague, Gallimard, 1992, Folio, 1994
Immensités, Gallimard, 1993, Folio, 1995
Patience et Songe de lumière: Vermeer, Flohic, 1993, 1996
Éclats de sel, Gallimard, 1996, Folio, 1997
Les Échos du silence, Desclée de Brouwer, 1996, réédition Albin Michel, 2006
Céphalophores, Gallimard, 1997
Tobie des marais, Gallimard, 1998, Folio, 2000
Etty Hillesum, Pygmalion, 1999
Cracovie à vol d'oiseau, éditions du Rocher, 2000
Grande nuit de Toussaint, Le Temps qu'il fait, 2000 (photographies de Jean-Michel Fauquet)
Chanson des mal-aimants, Gallimard, 2002, Folio, 2004
Couleurs de l'invisible, Al Manar, 2002 (calligraphies de Rachid Koraïchi)
Les Personnages, Gallimard, 2004, Folio 2009
Ateliers de Lumière, Desclée de Brouwer, 2004
Magnus, Albin Michel, 2005, Folio, 2007
L'Inaperçu, Albin Michel, 2008, Livre de Poche, 2010
Hors Champ, Albin Michel, 2009

La Pleurante des rues de Prague, succès du dernier festival Off d'Avignon, est installée au théâtre les Déchargeurs jusqu'au 9 octobre 2010.

<http://www.lesdechargeurs.fr>

Francine Figuière : Merci à Sylvie Germain de venir nous parler de son travail et de son écriture qui, souvent, interroge le sens de l'existence, le mal qui est dans le monde et dans l'homme, mais qui cherche aussi à tracer des voies de la nuit vers la lumière. Xavier Houssin nous servira de guide dans cette écriture poétique, foisonnante, singulière, où se mêlent tour à tour sacré et merveilleux.

Xavier Houssin : Je suis heureux d'avoir le privilège de discuter avec vous ce soir. Quelques mots de votre biographie – bien que, selon vous, on ne devrait presque rien savoir de la vie d'un écrivain. Vous êtes née à Châteauroux en 1954 où votre père était sous-préfet. Vous êtes de ceux qui gardent profondément ce que Pierre Sansot appelait des « souvenirs d'enfance » car, au gré des postes où était nommé votre père, vous avez déménagé un peu partout de la Lozère aux Vosges. Jeune fille, vous suivez des études de philosophie à la Sorbonne et à Nanterre, où vous avez comme professeur Emmanuel Levinas dont la pensée vous a nourrie. Votre thèse, à Nanterre, porte sur le visage : « Perspectives sur le visage, transgression, décréation, transfiguration ». C'est à cette époque que vous commencez à écrire et à voyager dans les pays de l'Est. Vous découvrez la Tchécoslovaquie, comme se nomme alors ce pays, et sa capitale, Prague, qui aura pour vous une importance essentielle. Je disais que vous commenciez à écrire : vous écrivez notamment des nouvelles. À vingt-neuf ans, vous adressez un manuscrit à Gallimard. Roger Grenier, qui le lit, vous encourage mais vous suggère quand même de commencer par un roman. Ce sera *Le Livre des nuits*, paru en 1984, suivi deux ans après de *Nuit-d'Ambre*. Ces deux romans en résonance composent une longue fresque familiale où se mêlent la mémoire blessée, les descendances étranges et les guerres. Vous partez alors vivre à Prague, où vous enseignez les lettres et la philosophie au Lycée français. Vous êtes là-bas pour des raisons personnelles très fortes, mais la ville elle-même joue pour vous un rôle capital. Vous y resterez huit ans ; c'est long. C'est là que vous écrirez *Jours de colère*, récompensé en 1989 par le prix Femina. À votre retour en France, toujours itinérante, vous vivez à Paris, à La Rochelle, à Pau et actuellement à Angoulême. Désormais, vous vous consacrez pleinement à l'écriture. Vous avez écrit une trentaine de livres, romans, essais, biographies... À la rentrée littéraire de septembre, vous avez fait paraître *Hors Champ* chez Albin Michel, fable ou conte philosophique contemporain sur l'indifférence, dont nous parlerons bien sûr.

Pardon de ce préambule, mais il paraît toujours utile de donner quelques repères. Je disais toutefois que vous n'aimiez pas vraiment que l'on parle de vie privée. Selon vous, a-t-on tort d'accorder de l'intérêt à la vie des écrivains ?

Sylvie Germain : Je n'ai pas d'avis tranché sur la question. Pour ma part, je n'aime pas qu'on le fasse, et je dois avouer que lorsque mon premier roman a été accepté chez Gallimard, si cela avait été possible, j'aurais souhaité qu'il n'y ait ni nom ni photo mais un numéro, ou une lettre : j'aurais aimé « écrire sous X ». Mais cela n'aurait pas été accepté. Cependant, un écrivain est parvenu à demeurer « incognito » : Maurice Blanchot ; en dehors de mon admiration pour son œuvre, j'en éprouve aussi pour le fait qu'il ait réussi à

échapper toute sa vie aux photos et à toute forme de médiatisation. Mais je pense que le phénomène Blanchot serait impossible à l'heure actuelle. J'aurais pourtant bien aimé pouvoir écrire sous un pseudonyme qui n'indique même pas si l'on est homme ou femme, quel âge on a, d'où l'on vient...

Juste une précision : Emmanuel Levinas n'a pas été professeur à Nanterre mais à la Sorbonne. J'ai eu la chance de suivre ses cours les deux premières années de mes études, puis il a pris sa retraite. Il a été remplacé par Pierre Boutang ; j'ai trouvé un peu dur de voir remplacer Emmanuel Levinas par un homme au passé problématique lié à l'extrême droite et j'ai décidé de changer d'université car la thèse que je comptais proposer relevait du département dont il s'occupait à la suite de Levinas. Par ailleurs, Boutang avait la réputation d'être un excellent professeur. Je suis donc partie à Nanterre pour m'inscrire auprès d'un autre professeur, en l'occurrence Daniel Charles, quelqu'un de remarquable qui enseignait l'esthétique.

Xavier Houssin : Peut-être pouvons-nous commencer par lire un extrait, dont je dirai après d'où il est issu.

« Qui va là ? »

Et si telle était la question initiale qui abruptement se pose, – s'impose, à tout lecteur ouvrant un livre et s'apprêtant à s'aventurer dans les méandres d'un texte ? Qui donc est dans ces pages, qui se tient en amont de ce livre, qui va au fil des lignes, qui parle dans ces phrases ?

Qui va là ? L'auteur et ses personnages se trouvent interpellés. Mais l'interpellation a commencé bien avant déjà : dès que l'auteur a convoqué ses personnages, ou plutôt, dès que les personnages, encore informes, innomés, incertains, s'en sont venus solliciter l'auteur, quérir son attention et provoquer en lui désir, curiosité, tourment. Car d'où provient au juste l'initiative : de l'auteur, ou des figures qu'il met en forme, en situation, en scène ?

L'auteur est peut-être bien le premier à lancer cette interrogation : qui sont ceux-là, celles-là, qui rôdent aux confins de ses songes, de sa mémoire, et qui soudain s'acheminent dans ses pensées en soulevant sur leur passage un poudroiement de clair-obscur, de chuchotis et de soupirs, et arpentent son imaginaire d'un pas toujours plus vif et impérieux ? D'où viennent-ils, qui les envoie, que veulent-ils ? De quelle étoffe sont-ils faits, de quelle encre bruissent-ils, de quels corps sont-ils les ombres projetées ?

À défaut de trouver la réponse, qui d'ailleurs lui importe peu tant prime en lui le désir de donner texture, voix et mouvement à ces ombres diaphanes, l'auteur déplace la question, – en écrivant. En se risquant dans l'inconnu, donc, en se livrant à l'imprévu. Et le lecteur éventuellement prend le relais de la question. Et la redéplace à sa manière.

Qui va là ?

Face à toute œuvre, qu'elle soit littéraire, plastique ou musicale, tout comme à l'intérieur de toute œuvre en train de se créer, se lève cette interrogation entre surprise et trouble.

5

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

Qui va là?

Face à toute personne rencontrée, à tout visage, qu'il soit d'un proche ou d'un passant, d'un familier, d'un étranger, se formule cette demande, entre étonnement et inquiétude.

Qui va là?

Face à soi-même soudain frappé, au détour d'un instant, par la flagrance et par l'inévidence de sa propre existence, d'un même élan, surgit en force cette question, entre stupeur et grande alarme.

Qui va là?

Face à la mort, le questionnement monte à l'aigu et vibre à l'infini, entre mystère et effroi.

(Écouter la lecture sur [archives sonores](#), repère : 7 min 16 s)

Ces phrases sont tirées de *Céphalophore*, un livre que vous avez publié en 1997 chez Gallimard dans la collection L'un et l'autre dirigée par Jean-Bertrand Pontalis. Les saints céphalophores sont, je le rappelle, sous votre contrôle, ces saints qui, à l'instar de Denis, se relèvent après avoir été décapités, prennent leur tête dans leurs mains et se mettent en chemin. Ce livre me paraît être au mitan de votre œuvre. Vous y tissez notamment une relation avec le poète autrichien Georg Trakl. Pouvez-vous nous parler de ce livre, de qui l'a amené ou de ce qui vous y a conduit?

Sylvie Germain : J'ai écrit trois livres dans la collection L'un et l'autre, une très belle collection, à commencer par son titre. J'aime beaucoup qu'un directeur de collection me propose d'écrire pour lui. S'il est très bon, il vous donne vraiment envie de jouer le jeu en vous accordant totale liberté dans un cadre à la fois balisé et ouvert. En l'occurrence, le cadre était effectivement très ouvert, car on a tellement d'autres ! Mon premier ouvrage pour cette collection a été *La Pleurante des rues de Prague*, *Céphalophore* étant le deuxième. Il n'a pas du tout marché. Beaucoup de gens n'ont pas compris ce qu'étaient les céphalophores : on m'a demandé pourquoi j'avais écrit sur les escargots ! Il y avait eu confusion sur le vocabulaire... Le mot « céphalophore » n'est pas dans le dictionnaire, mais il existe, il suffit d'aller au Louvre pour voir de très belles représentations de saints céphalophores. On trouve aussi dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine des descriptions délirantes de saints ayant subi de multiples martyres mais qui résistent à tout, qui chantent au milieu des flammes et que les bourreaux, épuisés mais non résignés, décapitent pour en finir... mais le saint se relève, ramasse sa tête et part avec. Et parfois, fait extraordinaire, la tête chante.

J'ai repris cette idée, et me suis appuyée sur des expressions du langage courant, souvent pleines de sens, d'ironie et de poésie ; or, il y a plein d'expressions avec la tête : « perdre la tête », « avoir la tête vide », « se mettre martel en tête », « avoir la tête ailleurs »... Et comme des hydres, les artistes portent plein de têtes imaginaires. Cette métaphore me plaisait. Ainsi, dans ce texte, j'évoque aussi Orphée, l'une des plus belles figures de la mythologie, l'image par excellence de l'artiste – et pas seulement du poète, du chanteur ou du musicien. C'est une légende d'une grande profondeur dont la fin est d'une beauté inouïe : Orphée est déchiqueté par les Ménades au point qu'il ne reste que sa tête, arrachée à son corps démembré, et qui roule dans le

6

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

fleuve où elle flotte au gré du courant. Cette tête à la dérive et qui chante encore « Eurydice, Eurydice... » est une image douée d'une immense portée de sens. Ce livre était une manière métaphorique de parler de la façon dont fonctionne notre imaginaire. Car c'est toujours la fabrique de l'imaginaire qui m'intéresse, y compris dans les personnages. C'est toujours là que j'essaie d'aller voir. Qui va là ? On ne sait pas...

Xavier Houssin : L'expression consacrée de « vocation de l'écrivain » correspond-elle à quelque chose pour vous ? Au fond, et c'est le propos de ce cycle d'entretiens, d'où vous vient cette envie d'écrire ? De qui ou grâce à qui vient-elle ?

Sylvie Germain : C'est difficile à préciser. La réponse varie en fonction des écrivains. Je sais que certains ont parfois eu très tôt la révélation de leur vocation en lisant certains auteurs qui les ont éblouis et le désir d'écrire à leur tour les a alors saisis. Mais pour moi, c'est venu assez tardivement. Je me croyais plutôt – j'ai souvent eu l'occasion de le raconter – une vocation du côté des arts plastiques. Bien que ne faisant rien de sérieux en ce domaine, je rêvais de devenir peintre ou sculpteur, je fantasmais beaucoup à ce sujet. Je dessinais, mais sans plus. M'en est au moins resté une passion pour la peinture... Jusqu'en terminale, j'étais persuadée que je m'inscrirais aux beaux-arts après le bac. Mais, en cours de route, il y a eu la découverte de la philosophie. Je n'étais pas spécialement brillante dans cette matière, mais un jour, un sujet de dissertation m'a « mise à l'arrêt » ; il s'agissait d'une phrase célèbre tirée des *Frères Karamazov* de Dostoïevski : « Si Dieu est mort, tout est-il permis ? », à traiter en quatre heures. Je n'ai pas dû rendre une copie très flambante, mais ce n'est pas la question. Je me suis dit que si la philosophie consistait à tâcher de répondre à des questions auxquelles il n'y a aucune réponse satisfaisante ou suffisante possible, alors c'était une aventure formidable, sans fin ! C'est cette ténacité du questionnement qui m'a séduite dans la philosophie. L'année suivante, je me suis donc inscrite à la Sorbonne, sans mesurer ce qui m'attendait. Je suis revenue au b.a.-ba de la philosophie dont parlent très bien Aristote et Platon : la philosophie commence par l'art de s'étonner. Cet étonnement, c'est déjà se demander : Qui va là ? Qu'est-ce qui se passe là ? Quel sens passe par là ? Sens même y a-t-il ?... Donc, je suis allée vers la philo. À l'université, on nous demande d'écrire beaucoup, de formuler notre pensée « noir sur blanc » avec le plus de rigueur possible, et je crois que cela comblait mon besoin d'exploration de ce « Qui va là ? », et mon besoin de pister du sens. J'étais très loin de la fiction, mais cela me procurait une grande jubilation d'écriture. Après la soutenance de ma thèse, c'était fini, je n'avais plus de prétexte pour écrire – je me les suis donc donnés ; après avoir écrit en marge de mes études des contes pour enfants, un peu de (très mauvaise) poésie, et quelques petits textes, je suis passée à des nouvelles, puis au roman. Et l'univers romanesque m'a été d'emblée un formidable territoire où poursuivre, autrement, le questionnement mené jusque là par les chemins de la philosophie.

La fabrique de l'imaginaire brasse tout, les images, les souvenirs, les sensations, les expériences les plus diverses, les résidus des connaissances acquises, les rêves, les peurs et les désirs, les idées... Mais dans la fabrique de l'écriture,

7

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

il arrive souvent que des questions restent en suspens et j'éprouve alors le besoin de revenir les interroger, de fouiller, de creuser par un livre qui ne soit pas de la fiction et que, faute de mot, on peut appeler un essai.

Xavier Houssin : Vous parliez tout à l'heure de peinture : vous avez une très large « palette » d'écriture. En termes de genres, vous êtes à la fois romancière, essayiste, vous écrivez pour la jeunesse...

Sylvie Germain : Oh ! non !

Xavier Houssin : Si ! Vous avez écrit au moins un texte pour la jeunesse.

Sylvie Germain : Oui, mais ce n'est pas beaucoup...

Xavier Houssin : Mais enfin, il est écrit !

Sylvie Germain : Oui, oui, il est écrit.

Xavier Houssin : Vous avez aussi été biographe.

Sylvie Germain : Justement, je ne présentais pas ces livres comme des biographies. La démarche d'un biographe demande un minimum de formation d'historien. Je ne peux pas me dire biographe et je n'aimerais pas l'être. Dans une collection, on peut parfois vous demander d'écrire une biographie, mais je n'ai jamais voulu le faire parce que je n'ai pas la compétence pour cela. Je l'ai fait pour Etty Hillesum mais j'ai parlé alors de « bio-résonance ». Sa vie fut très brève – une vie volée, assassinée à Auschwitz à l'âge de vingt-neuf ans. Je me suis appuyée essentiellement sur ses écrits. Ce qui m'intéresse, c'est le cheminement intellectuel et spirituel de cette femme.

Un autre ouvrage auquel, je crois, vous faites allusion – et cela me fait plaisir parce que je n'ai jamais l'occasion d'en parler, comme d'autres qui, tel *Céphalophores*, sont tombés aux oubliettes – est un petit livre que j'ai écrit sur un poète et graveur tchèque, Bohuslav Reynek. Il est malheureusement très méconnu en France, voire inconnu, ce qui est regrettable. Il y a quelques gravures de Reynek au musée des Beaux-Arts de Grenoble, ville à laquelle il était lié par son mariage avec une Grenobloise, Suzanne Renaud, qui était poète, et dont il avait découvert un recueil chez un bouquiniste à Prague. Séduit par la poésie de cette femme, il lui a écrit pour lui proposer de traduire ses poèmes – il était traducteur du français et de l'allemand –, et il a fini par aller à sa rencontre, et par l'épouser. Après une dizaine d'années passées entre Grenoble et Petrkov, le village de Reynek en Moravie, le couple s'est installé définitivement en Moravie. Mais la guerre est arrivée, puis, dans la foulée, le communisme. Revenir en France a été dès lors impossible pour le couple, et leur vie à Petrkov a été très dure, tant sur le plan matériel qu'intellectuel, et, pour Suzanne Renaud, privée de son pays, de sa famille française, ce fut très éprouvant. Elle est morte dans les années soixante, lui en 1971, à l'âge de quatre-vingts ans, laissant une œuvre empreinte d'une profonde spiritualité.

Xavier Houssin : Je voudrais justement lire un texte de Bohuslav Reynek. Le livre dont vous parliez a été édité en 1998 aux éditions Christian Piroit, il est toujours disponible. C'est un poème en prose tiré de son recueil *Le Serpent sur la neige* dont vous avez écrit la préface, traduit par Xavier Galmiche et paru aux éditions Romarin à Grenoble en 1997. Ce poème s'appelle « Chant de Noël ». Je lis ce passage et vous laisse le soin d'établir ses correspondances avec l'œuvre de Sylvie Germain.

Neige, neige, neige. Soir, le soleil se couche. Grands fûts branches nues – les petits épicéas en file sous la neige, simples cônes clairs comme des seins. L'hiver est une louve blanche et hirsute aux pattes noires, couchée – Déesse de lascive fécondité. Elle dresse les pattes (les branches des arbres sont aiguës comme des griffes) et le soleil pourpre, c'est la langue dans sa gueule ouverte, luisante de sang. Les nuages chiots gris, se baissent et sucent les mamelles, innombrables et gonflées, de la bête sauvage. La louve – yeux de braise et dents de glace transparente. Sa beauté dépasse l'entendement, elle est couchée à l'entrée de la Crèche de Noël et fait hurler la terrible et parfaite flûte de la faim pour accompagner le psaume des Anges sur la vallée... Fait hurler la musique de la chute et du péché pour accompagner le chant souverain de la paix.

(Écouter la lecture sur [archives sonores](#), repère : 24 min 23 s)

Vous nous avez parlé de la biographie de Bohuslav Reynek, mais pas de votre rencontre avec ce poète. Il y a une véritable proximité de vos terrains littéraires.

9

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

Sylvie Germain : Sa poésie, comme toute poésie me direz vous, est extrêmement difficile à traduire tant il joue sur les sonorités. Par ailleurs, la langue tchèque, comme beaucoup de langues slaves, permet une concision qui ne passe pas en français, si bien qu'il faut reconstruire des phrases entières. Même si je ne sais pas bien situer ce poème, je dirais qu'il s'agit d'un poème de jeunesse car, à ses débuts, il était assez influencé par l'expressionnisme. Je trouve que sa poésie devient plus intéressante, plus dépouillée, plus allusive par la suite. J'ai découvert cet auteur par hasard – enfin, pas complètement.

Quand j'habitais à Prague, je vivais dans un milieu de dissidents, chez lesquels circulaient de nombreux samizdats ; Reynek avait été mis à l'index par le régime en tant que poète chrétien, il n'existait plus du tout d'édition de ses œuvres, il était totalement au rebut, aussi relevait-il d'éditions clandestines. Un jour, chez des amis, j'ai trouvé un livre qui a attiré mon attention, c'était le premier tome de l'œuvre poétique de Reynek, dont j'ignorais tout alors. Le livre avait été fabriqué à Toronto, où l'écrivain en exil Josef Škvorecký avait créé une petite maison d'édition. En feuilletant ce livre, j'ai pressenti, malgré mon niveau de tchèque très rudimentaire, qu'il y avait des affinités entre ce poète et Georg Trakl. Reynek a en effet traduit des poèmes de Trakl. Puis j'ai découvert qu'il avait été graveur, j'ai vu certaines de ses œuvres, et après 1989 je suis allée en Moravie voir ses fils, des messieurs déjà assez âgés, qui

vivaient, et vivent toujours, dans la maison familiale, en compagnie d'une vingtaine de chats. Deux personnages merveilleux que les fils de Suzanne et Bohuslav Reynek!

J'ai été très touchée par l'œuvre et par la vie de cet homme, et très intéressée par le monde des années vingt et trente jusqu'à la guerre, par les milieux culturels qu'il y avait alors en Bohême et en Moravie, avec des intellectuels très francophiles et francophones, souvent aussi germanophones. Reynek avait traduit dès les années trente des gens comme Bloy, Claudel, Giono, Valéry; il était en contact avec Rouault...

Xavier Houssin : Revenons au roman. J'évoquais tout à l'heure les deux premiers titres que vous avez publiés, *Le Livre des nuits* et *Nuit-d'Ambre*. À la lecture de vos livres, on est saisi par la puissance de l'histoire, que vous déroulez comme une histoire qui s'impose. Mais écrire un roman ne se limite pas à écrire une histoire. Vous définiriez-vous comme romancière?

Sylvie Germain : Le mot « écrivain » est plus global, il désigne diverses formes d'écriture. J'écris surtout des romans, et suis donc romancière, mais je préfère le terme « écrivain » car ce mot renvoie au verbe « écrire ». J'aimerais même pouvoir me dire « écrivante » parce que le mouvement d'écriture est toujours « en train de » passer à l'acte, c'est un processus.

Il est vrai que j'aime profondément l'art du roman même si, de manière un peu paradoxale, je lis davantage des essais. Je trouve l'espace du roman prodigieux, incomparable, parce qu'il offre des possibilités illimitées. Heureusement, le temps des « écoles » et « chapelles » est fini. Il y a bien sûr des modes, des courants dominants – actuellement, l'autofiction –, mais rien d'exclusif. Il y a tant de manières d'écrire, certaines en marge, voire très « au large » du roman. Le roman est une fiction qui essaie de coller au plus proche du réel, il l'ausculte et l'explore inlassablement. « Réalité » et « réel » ne sont pas tout à fait synonymes. Pour les distinguer, on peut dire que le roman prend la réalité comme une pâte, il la palpe, la triture, la travaille comme on travaille n'importe quelle pâte – et l'imaginaire fait office de levure – pour faire se lever quelque chose qui n'est pas forcément perceptible au premier coup d'œil : la densité, la complexité du réel. Sur ce sujet, Milan Kundera a offert une réflexion très pertinente, dans *L'Art du roman*. Il y dit, entre autres, qu'un personnage « est un ego expérimental. » Les personnages nous parlent parfois plus intimement, plus finement de l'humain qu'une personne concrète ne saurait le faire. Un personnage, même de pure fiction, n'est jamais inventé à partir de rien, il n'y a pas de *deus ex machina*. Le romancier invente ses personnages à partir d'un ensemble d'autres personnages issus de romans ou de films, de gens qu'il a connus, proches ou dont il a entendu parler, de figures historiques... les personnages naissent de brassages, de métissages. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir d'où ils viennent, mais qu'ils aient un « accent » qui leur soit propre.

Xavier Houssin : Je parlais de puissance de l'histoire. Parler de puissance, c'est aussi parler de lutte. Quelle est la part du combat dans vos textes? Francine Figuière parlait tout à l'heure de l'omniprésence du mal, et il semble bien que le combat contre le mal hante votre écriture.

Sylvie Germain : Il y a d'innombrables livres écrits sur le thème de « la littérature et le mal », mais sur « la littérature et le bien » il n'y a pas presque rien. Le bien n'inspire pas, il ne fait ni bruit ni remous, il ne fait pas spectacle, pas scandale.

Comme vous parliez de lutte, je reviens à mes deux premiers romans. Cela aurait dû n'en être qu'un, mais il m'a échappé, il a proliféré, et il m'a fallu deux livres pour arriver à l'image qui m'avait mise en désir et en mouvement d'écriture. Cette image – ça aussi, j'ai eu l'occasion de le raconter souvent – était une image que l'on peut se représenter facilement (à Paris, il suffit d'aller à Saint-Sulpice voir la fresque de Delacroix) : celle de la lutte avec l'Ange. La lutte de Jacob avec l'ange est un épisode majeur (très bref en tant que récit) de la Bible. Mais il n'est pas précisé que c'est un ange ; il est juste dit que Jacob a lutté « avec un inconnu ». Est-ce Dieu ? Est-ce un homme ? Est-ce un démon ? Est-ce un messenger divin ?

Tout être humain, quel qu'il soit, où qu'il soit, et quelle que soit l'époque où il vit, est un jour convié à mener cette lutte qui consiste à devenir adulte. Je pense que s'ouvrir vraiment au monde, c'est se poser des questions, ces éternelles questions : D'où vient-on ? Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Qu'y a-t-il après la mort ? ... C'est un peu cela, la lutte avec l'Ange, avec l'inconnu, avec la nuit... D'ailleurs, il n'est même pas indiqué qu'il faisait nuit, au fameux gué du Yabboq, mais c'était bien dans une nuit des sens, une nuit de l'intelligence, et du cœur et de l'esprit, dans laquelle Jacob a été précipité.

Sur un plan intellectuel, sur un plan spirituel, mais aussi sur un plan esthétique puisqu'elle a inspiré beaucoup de peintres, je trouve cette image prodigieuse, douée d'un impact immense. On parlait de la fresque de Delacroix, qui est magnifique ; on a l'impression que cette lutte est aussi une danse, un tango, un élanement/enlacement érotique. On peut représenter cette lutte de manières très différentes, plus ou moins brutales, charnelles, tragiques, tendres... Cette image, qui m'avait donné envie d'écrire, m'a en fait échappé et il m'a fallu deux livres pour vaguement l'esquisser. Je crois qu'elle court de livre en livre, clandestinement. D'ailleurs, l'aventure d'un nouveau roman est déjà une forme de lutte avec l'inconnu puisque, personnellement, je ne sais jamais où je vais quand j'en commence un, où cela va me mener.

Xavier Houssin : Et sur ce côté sombre des choses, je voudrais que nous lisions quelques lignes de *L'Enfant Méduse*, que vous avez publié en 1990. On parle ici de la petite Lucie.

Elle avait renié tous les astres. Elle avait troqué la splendeur du firmament contre celle de la terre, – de la terre à boue, à broussaille et à vase ; elle avait troqué l'or radiant des étoiles contre le bronze étincelant des couleuvres, des crapauds, des insectes et des yeux des hiboux. Elle avait troqué l'amitié enjouée de Lou-Fé pour celle, terrible, de deux fillettes mortes. Elle avait basculé si brutalement contre la terre, qu'elle ne voulait même plus se relever. Elle ne désirait plus que s'enfoncer dans la terre, creuser dessous la terre.

(Écouter la lecture sur [archives sonores](#), repère : 36 min 47 s)

Lucie, pour les gens qui n'ont pas lu le livre, a été abusée par son demi-frère Ferdinand, et cette souillure la fait passer de l'autre côté du conte. Perles et diamants, crapauds et serpents... Cette espèce d'arrachement entre la lumière et le profond obscur, c'est une vision du monde!

Sylvie Germain : Quand j'ai écrit ce livre, j'avais entendu de nombreuses histoires, toutes aussi lamentables et révoltantes, d'enfants abusés par des adultes. Un jour, une énième histoire – que m'a racontée une femme qui avait été victime d'un inceste, et dont le fils avait été à son tour victime du même prédateur –, a été le déclencheur, comme « la goutte d'eau qui fait déborder le vase ». Le vase du dégoût, de la colère. J'ai écrit pour exorciser un effroi et une rage, peut-être.

Quand on violente des enfants, qu'il y a viol, souillure, c'est vraiment l'innocence, l'insouciance, la candeur de l'enfant qui sont abîmées, détruites, et l'adulte à venir se trouve par avance handicapé. C'est une forme de crime contre l'humanité, puisque c'est un crime contre l'enfance. On m'a demandé si c'était autobiographique, non ! Si j'avais subi cela, je n'aurais peut-être pas pu écrire ce livre, ou bien j'imagine que je ne l'aurais pas écrit de cette façon. La seule part autobiographique de ce livre, ou du moins que je dois à un souvenir, c'est l'évocation de l'éclipse qui ouvre le roman. J'ai eu la chance, enfant, d'assister à une éclipse totale de soleil. Déjà avant l'apparition du phénomène, l'atmosphère était inhabituelle : les adultes se montraient à la fois excités et anxieux ; on nous avait mis en garde contre le danger de regarder directement l'éclipse, et fait noircir une plaque de verre avec une bougie en guise de lunettes protectrices. On nous avait aussi précisé que c'était une chance unique car cela ne se reproduirait pas en ce lieu avant cent ans. Il y avait donc à la fois désir de voir et crainte de se blesser les yeux, et une vague appréhension du temps, de la mort. Et puis survient le moment très bref où cela se passe – quelques secondes, une minute ou deux au maximum, alors qu'on aimerait tellement que cela dure des heures ! Et le refroidissement très soudain et le silence total de la terre, et cette lumière si particulière... C'est extraordinaire. J'avais été émerveillée.

Certaines peintures peuvent happer d'un coup votre attention, éveiller d'emblée votre curiosité, d'autres ne vous touchent qu'à retardement, comme si l'image négligée venait vous taper discrètement sur l'épaule pour vous faire sentir que vous avez raté quelque chose. J'ai ressenti cela avec des peintures évoquant des clartés d'éclipse, comme avec la fresque de Taddeo Gaddi, *L'Annonce aux bergers*, que je mentionne à la fin de mon roman. Ce peintre était passionné par l'étude du ciel, et il s'est abîmé la vue en observant des éclipses – dont il a su si magnifiquement rendre la troublante lumière.

Xavier Houssin : La lumière d'éclipse rejoint d'une certaine manière l'étranger et le fantastique de vos livres. Mais ce n'est pas le fantastique du *deus ex machina* dont vous parliez ; c'est un fantastique qui envahit le réel (ou la réalité) presque par porosité, simplement, naturellement.

Sylvie Germain : Parce que cela se produit naturellement dans l'existence ! Il suffit de regarder le monde d'une certaine manière ; c'est une question de regard. Il est toujours intéressant de se promener avec des peintres ou des

photographes. Ils voient les choses autrement, vont être mis en arrêt par des détails qui m'échappent. Ils ont le regard à l'affût – les jeux de la lumière et des ombres sont si fugaces.

Xavier Houssin : La lumière, l'ombre, la peinture, la photo... Y a-t-il une manière en tant qu'écrivain de faire apparaître une idée comme une ombre portée ?

Sylvie Germain : Les idées ne fonctionnent souvent que comme ça. J'ai étudié la philosophie pendant plusieurs années, et avec passion, mais je me suis vite rendu compte que je n'étais pas destinée à devenir philosophe, que ma démarche était un peu bancal, qu'il me convenait mieux de funambuler en marge. Les premiers mots de ma thèse étaient : « Ceci est une fable », et chaque chapitre de cette thèse était intitulé « Nuit de... » Mon premier roman se tramait dans l'ombre !

Dans toute pratique artistique, on peut poursuivre un questionnement philosophique ; ce sont alors des chemins buissonniers, parfois détournés, obscurs, sans prétention d'élaborer une doctrine, mais qui peuvent conduire loin. La magnifique exposition Soulages que je viens juste de voir mais sans pouvoir malheureusement y consacrer suffisamment de temps, en est un exemple ; on sent qu'il se joue une dramaturgie dans ces grands tableaux noirs, et on sort de l'exposition comme irradié de noir. Il en va de même avec Rothko, et tant d'autres. Je pense que si l'on ne sort pas un peu assommé, ébranlé, d'une exposition, c'est qu'aucune rencontre avec l'œuvre n'a eu lieu. Il en va pareillement avec le cinéma, certains films, certains plans produisent de tels effets, de tels chocs. Si je cite mes cinéastes préférés, Tarkovski, Bergman, on va se dire « normal » ; c'est très connoté. Mais je mets aussi très haut Ken Loach ou encore les frères Dardenne, dont les films disent ou font passer des choses d'une puissance formidable sur l'être humain, sur ses folies, ses abîmes, ses douves.

13

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

Xavier Houssin : J'avais envie de lire un extrait de la *Chanson des mal-aimants* qui répond, je crois, à ce que vous venez de dire.

J'entendais la pluie cliqueter sur le toit, couler en gargouillant le long de la gouttière. Une faible clarté lunaire filtrait par les fentes des persiennes. Je me suis levée et j'ai ouvert la fenêtre, poussé les volets...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 49 min 26 s)

Il y a une part importante de rêve et de narration du rêve dans votre œuvre.

Sylvie Germain : Ah ! oui ? Je suis un peu gênée, parce que j'avais oublié que j'avais écrit ce passage et que je me rends compte qu'en ce moment je suis en train d'écrire des choses assez semblables... C'est ennuyeux, cette tendance à la répétition, mais en même temps, c'est normal, je crois que c'est un résumé du travail de l'écrivain : le ressassement. On prend des mots, on les pèse, on les sonde... C'est comme cela qu'on procède. On les goûte,

aussi. Cela passe presque par les cinq sens, alors que le langage est immatériel, qu'il échappe aux sens, contrairement aux autres domaines artistiques où il y a un matériau. L'écrivain a le langage ; mais il y a tout de même dans le langage quelque chose... non pas de concret, mais de charnel. Quelque chose qui résiste.

Xavier Houssin : Ne sont-ce pas justement les mots qui résistent le mieux ?

Sylvie Germain : Oui ! S'il y a lutte, c'est avec les mots. Enfin, avec les mots, la grammaire, la syntaxe... bref, avec la langue.

Xavier Houssin : Le rêve... Vous écrivez dans *Magnus* : « Les mots sont faits pour entrer dans la réalité, en s'engouffrant avec brutalité si besoin. » Comme une incursion de la part rêvée dans le réel pour le transformer, pour le transcender ?

Sylvie Germain : Je suis persuadée que c'est ainsi que nous fonctionnons tous. On ne s'en rend pas forcément compte, car il n'y a parfois absolument rien d'artistique dans nos métiers ou dans nos vies... Mais souvent, en amont des idées qu'on a dans la journée ou des décisions qu'on prend, des rêves nocturnes ou des rêveries diurnes, des choses à la limite de notre conscience viennent nous nourrir, nourrir notre pensée et ce qui va en émerger de conscient, de volontaire, de décidé. Quand on est vraiment dépourvu de toute imagination, de toute capacité de rêve, de toute capacité de fantasmer le réel pour aller plus loin et essayer de le comprendre, je pense qu'on s'autolimité de manière considérable !

L'incursion de parts de rêve dans la réalité, on en fait l'expérience au moindre coup de foudre, et pas seulement amoureux mais aussi d'amitié, ou pour un lieu, une œuvre... Bref, dès qu'on a un rapport où l'affectif nous ouvre et attise cette porosité, cette sensibilité. Et quand je parle de porosité, je veux vraiment parler de ce qui permet un passage, un échange constant entre ce qu'on appelle la réalité et le rêve, qui ne s'opposent pas – à condition de ne pas confondre le « rêve » avec un fantasme ou un délire... Il s'agit par le rêve d'essayer de toucher, de tester, de palper de façon plus attentive l'épaisseur du réel. Le philosophe Merleau-Ponty a très bien parlé de cette épaisseur, qui est une *chair* du réel. Et – Merleau-Ponty le disait aussi – notre sensibilité n'est pas « pure ». On n'a jamais une relation totalement pure à ce qu'on appelle la réalité. Même nos sens : demandez à plusieurs personnes de toucher un objet : pour certaines, il sera glacé, pour d'autres un peu froid, quelqu'un le trouvera rugueux, l'autre pas tant que ça... Et c'est valable pour tout. Devant un spectacle, devant un tableau, dix observateurs ne feront pas le même compte-rendu car, chaque fois, toute une part de notre manière de percevoir le monde est déjà très informée, quasiment prédéterminée par tout un ensemble de données. J'enfonce des portes ouvertes, mais c'est bien avec cela qu'on travaille : le quotidien, le tout-venant, le « banal ». Le romancier est quelqu'un qui ne prend rien pour une évidence, et qui devine du singulier jusque dans ce qui peut paraître tout à fait ordinaire. Mais souvent les gens vous racontent un fait divers terrible ou des événements spectaculaires de leur vie, pensant que c'est un bon sujet pour le romancier...

Xavier Houssin : Vous aviez présenté votre thèse comme une fable, expliquez-vous. Le dernier de vos romans, *Hors Champ*, en est une. Peut-on parler de fable philosophique, à la manière du XVIII^e siècle ?

Sylvie Germain : Je n'ai pas tant de prétention... Disons que c'est une sorte de parabole.

Xavier Houssin : Ce livre raconte l'histoire d'Aurélien, jeune amoureux attaché à sa maman et amical avec ses collègues de travail, qu'un mal étrange ronge peu à peu. Car Aurélien va disparaître en s'effaçant du regard des autres. Personne ne sent plus son parfum, sa voix ne porte plus et ses contours, à terme, deviennent flous. Le livre est le journal de sa disparition, du dimanche au samedi, comme une décréation en sept jours. J'ai sélectionné un extrait du mardi, aux prémisses de cette disparition. Vous voulez bien le lire ?

Sylvie Germain : Tout ça ?

Xavier Houssin : Vous vous arrêtez quand vous voulez.

Lecture de *Hors Champ* par Sylvie Germain :

Aurélien ne bouge pas, il ferme les yeux. C'est en lui qu'il ranime l'image, et peu à peu, celle-ci se transforme...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 59 min 12 s)

Xavier Houssin : Ce passage entre en résonance avec la neige du poème expressionniste de Bohuslav Reynek que l'on a entendu tout à l'heure. L'histoire d'Aurélien est l'histoire d'une ombre claire, d'une ombre blanche. Un peu comme ces silhouettes blanches peintes par Jérôme Mesnager sur les murs de Paris. Au fond, ne sommes-nous pas des représentations très fragiles ?

15

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

Sylvie Germain : Oui, très fragiles. L'histoire d'Aurélien n'a pas toujours été très bien perçue – c'est vrai qu'il est un peu déroutant, ce livre. Elle est moins partie d'une image que d'une idée qui m'est venue devant tout un ensemble de phénomènes qu'on peut constater dans la société actuelle – et dans la manière qu'ont les médias de nous présenter l'actualité du monde, en sélectionnant toujours ce qui est dramatique. Finalement, sur presque tous les plans, on a l'impression qu'on part en marche arrière par rapport à un mythe riche d'un sens très profond : le récit de la Genèse. Dans la Genèse, le monde est créé par un travail de distinction et de séparation progressif. Séparation, d'abord, des ténèbres et de la lumière, puis des éléments solides et liquides, des masses... Et il y a insistance sur le fait que chaque plante, arbre, animal est créé « selon son espèce »... C'est très significatif. On voit ainsi l'émergence graduelle de la vie conformément à ce qui s'est passé (sauf que cela a duré des milliards d'années) jusqu'à l'humain : « Homme et femme, il les créa. » Puis Dieu se retire pour laisser un espace de déploiement et de liberté à tout ce qu'il a créé. En tant que mythe, en tant que parabole, c'est vraiment extraordinaire ! Cela donne à penser à l'infini.

À force d'entendre parler du réchauffement climatique, de la fonte des glaciers, etc., j'ai l'impression que nous sommes entrés dans un temps de

confusion : la terre et les éléments liquides se confondent, les limites se brouillent. Le corps humain lui-même est de plus en plus manipulé, transformé, transformable, la procréation pourra un jour certainement s'opérer en-dehors du corps de la femme... Je suis aussi très choquée, révoltée par tous les massacres d'animaux perpétrés depuis des dizaines d'années : la vache qu'on a dite folle, les moutons, les volailles, les cochons... Au sens propre, ce sont des hécatombes ! On a massacré des animaux par millions et de manière insensée, tout cela parce que les humains les avaient empoisonnés avec une nourriture dont ils n'avaient pas le contrôle. Et avec les OGM, au sujet desquels on entend tout et son contraire, ce sont les plantes qui sont en jeu. Le temps de « chacun selon son espèce » semble révolu... Enfin, petite cerise sur le gâteau de la confusion généralisée : les débats sur le travail le dimanche qui autrefois était dans le monde chrétien l'équivalent du shabbat. Un jour de repos, consacré à autre chose qu'au travail, à la rentabilité, à l'affairisme. Si on le supprime, les jours s'uniformisent. Bref, j'ai parfois l'impression que l'on fonctionne à rebours du processus de différenciation décrit dans la *Genèse*. Indifférenciation à tous les niveaux. Confusion et banalisation.

Cela a certainement un sens, mais je laisse à des philosophes et à des sociologues le soin d'analyser et décrypter ce phénomène. À ma façon, je l'ai traduit dans une sorte de parabole, par la fiction. Cela a déconcerté beaucoup de gens, et même déplu, d'autant que le personnage à la fin n'est pas sauvé. Mais moi, je ne trouve pas du tout que la fin soit sinistre ! Mais je suis la seule à m'en rendre compte... Le personnage, devenu invisible, impalpable, est emporté par un courant d'air et se dissout dans la pluie, le vent – mais c'est une belle fin que de revenir sur la terre sous forme de pluie et de vent !

16

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

Xavier Houssin : Ou de spores...

Sylvie Germain : De spores et de pluie, oui ! Donc il n'est pas du tout perdu !

Xavier Houssin : Dans cette évolution vers la disparition, les seuls qui, un temps, continuent à voir Aurélien sont Joël, son frère handicapé et incapable de parler, et un SDF abandonné à sa crasse et à sa solitude. Il y a ici une fraternité des laissés-pour-compte. Ce livre est aussi un plaidoyer contre l'indifférence, non ? On vous sent habitée par le souci des autres.

Sylvie Germain : Du moins dans les livres. (*Rires*) Parfois, on souligne cela et j'en éprouve de la gêne, car je sais bien que mon souci reste trop passif. Comment ne pas remarquer la grande misère qui frappe tant de personnes, il suffit de se promener dans n'importe quelle ville – à Paris, c'est plus flagrant parce que c'est partout – pour croiser des gens dans des états de déréliction totale. À force de misère, de solitude, c'est tout qui se délite, l'aspect physique, le corps en son entier, la santé mentale... À cet égard, le livre *Les Naufragés* de Patrick Declerck, aux éditions Plon « Terre humaine » était très fort, même si l'auteur a parfois des prises de position détestables. C'est vraiment un livre remarquable.

Public : Bonsoir. Il me semble que depuis *Le Livre des nuits*, les personnages de Sylvie Germain sont toujours à la fois hors champ et en plein champ. *Hors Champ* m'a posé une énigme. Il y a deux personnages essentiels aussi hors champ l'un que l'autre : Aurélien et Joël. Je vous propose mon interprétation : Joël me semble être le personnage principal. Même s'il n'apparaît qu'à la fin du roman, Aurélien l'a présenté dès le début comme un futur écrivain qui avait de grands dons. De plus, Aurélien disparaît au fur et à mesure que Joël apparaît. Ainsi, Aurélien disparaît dans les photos, la belle-mère de Joël commence à dire qu'elle n'a jamais eu d'enfant et, si j'ai bien compris, à la fin, c'est la première fois depuis très longtemps que Joël émet des sons, chante et prononce de manière déformée le nom d'Aurélien. Je vois donc en Aurélien un personnage-relais créé par Joël. Je voulais savoir si je n'avais pas complètement divagué.

Sylvie Germain : Je n'ai pas choisi le prénom Joël pour rien. C'est un prénom très intéressant : Yo-El, ce sont deux noms désignant Dieu accolés l'un à l'autre, Dieu-Dieu. Je ne donne pas le sens de ce prénom dans le roman puisque, au moment où Aurélien veut l'expliquer, personne ne l'écoute. Donc, cela reste allusif. Aurélien est aussi un beau prénom, qui renvoie à l'aura, à la luminosité. Vous avez mis le doigt sur quelque chose d'important qui s'est joué entre moi et moi – il y a donc des lecteurs qui sont très attentifs. Au départ, je pensais que le personnage qui est devenu Aurélien s'appellerait Joël. Mais comme toujours, il y a eu glissement en chemin, les personnages ont pris leur indépendance. Il se trouve que le personnage de Joël

s'est accaparé ce nom et s'est présenté comme ombre portée, comme double bienveillante d'Aurélien. Ils sont d'ailleurs des demi-frères.

Chassez le naturel, il revient au galop – même si ce qu'on appelle ici le naturel est culturel) : en écrivant, j'ai bien vu ce qui me venait à l'esprit : le récit d'une genèse à rebours, d'une décréation – incarnée ici dans une seule personne. Et si le prénom de Joël s'est imposé à moi, j'ai vite senti qu'il ne pouvait pas convenir à celui qui s'effaçait, mais plutôt au frère fracassé par un acte de malveillance gratuite, et qui était resté entre la vie et la mort. Je ne sais pas si ce Joël a gardé ou non en lui intactes ses capacités intellectuelles, il ne dispose plus de moyens physiques pour exprimer quoi que ce soit. On ne sait jamais ce qui se passe chez les gens gravement accidentés qui donnent l'impression d'être réduits à un état végétatif. On pense que leur corps est déserté par la conscience, la pensée, la sensibilité. Mais on a entendu récemment l'histoire de ce jeune homme tombé dans le coma à l'âge de vingt ans, et qui s'est réveillé vingt-trois ans plus tard : il peut à nouveau communiquer ; depuis vingt-trois ans, alors que tout le monde le prenait pour un légume, tout fonctionnait dans sa tête ! Simplement, il n'avait plus les moyens physiques de l'exprimer. Quelle force intérieure ! Joël sent les choses, les devine, en souffre. Et je me suis rendu compte que c'était encore plus symbolique que je ne l'avais pensé. Yo-El... Dieu est mort, brisé, mais il est présent comme un Dieu mendiant. Mes vieux démons – ou de beaux anges ? – sont venus se glisser dans ce roman. Ce sont peut-être ces intrusions qui ont troublé le jeu romanesque et l'ont rendu au mieux énigmatique, au pire peu lisible.

17

Sylvie Germain
Entretien avec
Xavier Houssin

Xavier Houssin : Y a-t-il d'autres questions ?

Public : Vous avez un style époustoufflant. J'ai prêté la semaine dernière *La Pleurante de Prague* à une amie, qui m'a dit le lire à voix haute tant votre écriture est musicale. Je voudrais vous poser une question sur votre rapport au corps féminin et à la gravidité. Pratiquement dans tous vos romans, la gestation et le corps féminin, même évanescents, sont très importants. Je me souviens de l'expression « gravide de mort »... Vous avez des expressions flash d'une justesse inouïe.

Sylvie Germain : Dans mes premiers romans surtout, il y avait des grossesses traitées sur un mode dit « fantastique ». Le mot « gravide » est très beau. D'ailleurs, on peut l'utiliser de façon métaphorique à la fois pour les hommes ou les femmes. Je suis toujours intéressée par le fait qu'il y ait une part de masculin chez la femme et de féminin chez l'homme. Je trouve très triste un homme ou une femme sans aucune part de cette différence – après, c'est un problème d'alchimie et de dosage.

Pour en revenir à votre question : bien sûr, mais pas seulement le corps féminin. Le corps féminin est tellement beau, émouvant. Le corps d'une belle femme est une merveille ! Moi-même, en tant que femme et sans éprouver la moindre attirance sexuelle pour les femmes, je peux admirer un corps féminin comme une œuvre d'art. N'éprouvant aucun désir de « consommation » de cette beauté, l'admiration suscitée reste flottante, rêveuse, très « rêvante ». Forcément, un beau corps d'homme est pour moi beaucoup plus érotique. Je crois que l'une des figurations les plus sensuelles du corps masculin est *L'Esclave mourant* de Michel-Ange. Un corps

abîmé, un corps blessé, malade, fragilisé, est aussi émouvant – mais ce qui alors est « ému » n'est plus de l'ordre du désir, de l'attrait, n'est pas du côté de la force, de la jouissance. C'est autre chose, difficile à définir, quelque chose à la fois diffus et profond, vague et cependant aigu ; un sentiment de solidarité fondamentale avec tout corps de vivant, un émoi face à la vulnérabilité des vivants, des mortels. Tout est lecture, et un corps marqué par l'âge, abîmé, fragilisé, voire souffrant, donne tellement à lire, à deviner, à songer... Alors, le corps devient visage au sens de Levinas – et quand il parle du visage, c'est de l'être entier qu'il parle.

À l'opposé, il y a cette tendance, très exploitée par la publicité et une certaine presse dite « people », à érotiser le corps à outrance, à « sexualiser » le visage. Un exemple récent : vous avez certainement vu la couverture de ce magazine affichant la photo de l'actrice Sharon Stone. Une femme assurément splendide, somptueuse.... mais j'ai trouvé la photo grotesque et assez affligeante, tant la mise en scène de ses « appâts » était caricaturale, faussement provocatrice : la photo la montre accourcée en pute fouetteuse haut de gamme, et est légendée par cette déclaration fracassante : « J'ai cinquante ans, et alors ? » Oui, et alors quoi, au juste ? La sottise s'y dispute avec la vanité. Cette photo qui prétend narguer le temps, où une femme se complaît à se présenter comme une inaltérable bombe sexuelle, à s'offrir comme objet de désir en pâture au plus grand nombre de regards possible, est symptomatique de nos obsessions, de nos délires et de nos peurs aussi – peur et refus du vieillissement, peur et refus de quitter le devant de la scène. D'un côté, dans nos sociétés occidentales, il y a cette frénésie de vouloir tout

montrer, tout exhiber, tout érotiser, et à l’opposé, se durcit un excès inverse comme avec le débat autour du port du *nigab*. Dans les deux cas, le rapport au corps n’est pas sain, il est idolâtré. Je montre tout ou je cache tout, je suis corps-objet de désir offert à tous ou je suis corps-propriété d’un seul possesseur, interdit au moindre regard. Mais je me suis éloignée de votre question.

Xavier Houssin : En parlant de question...

Public : Je trouve que vous avez vraiment un imaginaire complet. Pouvez-vous revenir sur le rapport du réel et de l’imaginaire ?

Sylvie Germain : Le temps de l’écriture peut paraître très déroutant pour quelqu’un qui rentre dans la pièce où l’on est en train de travailler : on peut sembler très absent, très distrait, ne même plus prêter attention à ce qui se passe à côté de nous... parce que notre attention est requise ailleurs. C’est un état paradoxal, et c’est valable pour toute autre activité artistique. On pourrait dire qu’on a « quitté » la réalité, tant on est dans la distraction. Au contraire, on est en train de l’ausculter en aiguisant cette capacité de perception extraordinaire qu’est l’imagination, la rêverie diurne, éveillée – qui n’a rien à voir avec l’imagination délirante, hallucinée, sous drogue ou sous fièvre. La rêverie romanesque se double d’une conscience, d’une vigilance assidue. C’est un mélange. On a souvent tendance à fonctionner par à-coups dans nos vies, à séparer nos facultés de perception. On n’accorde pas assez d’attention aux sensations et impressions reçues, aux images, aux idées, aux fragments de souvenirs qui nous traversent. Pour que se posent et se forment les idées,

que du sens émerge, que les phrases trouvent leur rythme, leur musicalité, que les personnages prennent consistance, il faut beaucoup de temps ; on peut rester des heures à attendre le « déclic ». Et pour que quelque chose adviennne, il est nécessaire que cette attente soit à la fois une totale disponibilité et une extrême vigilance. Il faut être en quelque sorte dans un état de dédoublement : disponibilité et vigilance, vacance et présence. Sur ce sujet, je ne peux que renvoyer à Gaston Bachelard, à sa *Poétique de la rêverie*, entre autre.

Public : Je suis entrée dans vos livres comme, à quinze ans, je suis entrée au théâtre du Châtelet écouter mon premier concert. J’ai été submergée, roulée dans la mousse, dans les arbres, les fleuves... Et je voulais particulièrement vous remercier pour *L’Enfant méduse*, car je me suis occupée d’enfants et de jeunes violentés. Vous parlez de cette brisure avec force et vérité. Pour ma part, je parlais toujours de béance, une béance toujours très difficile à suturer. J’ignore comment vous avez pu en parler aussi joliment. C’est fabuleux. Je continuerai à me rouler dans la mousse avec vos livres.

Sylvie Germain : Et le crapaud Melchior !

Francine Figuière : Une dernière question.

Public : Pourriez-vous nous parler de l’écriture de *Magnus* ?

Sylvie Germain : Le livre est construit de manière un peu particulière ; sur le coup, j’ai été déroutée par la structure en fragments qui s’est imposée à moi dès les premières pages. Le temps d’une phrase ou deux, il y

a ambiguïté autour du nom de Magnus : était-ce celui de l'enfant ou celui de sa peluche ? C'est alors que l'idée de décaler la réponse en la présentant sur une page séparée m'est venue. Tout en éprouvant un peu de réticence à le faire, j'ai essayé, et continué mon histoire. De nouveau, l'idée de décaler le récit s'est présentée. Ces pauses et ruptures dans le cours de la narration m'ont inquiétée un moment, mais progressivement cela m'a séduite. Ce rythme me convenait finalement très bien pour ce livre.

La plupart des romanciers font cette expérience d'une sorte de des-saisie en cours de route, il y a toujours un moment où un personnage, parfois plusieurs, vont ailleurs que là où on envisageait de les conduire, un moment où l'histoire nous échappe. Même si je n'ai jamais de plan précis au départ, au bout d'un moment les choses se mettent en place, s'emboîtent, les idées engendrent des idées, les images appellent des images, et une direction se dessine. Mais souvent, ce que je finis par décider est battu en brèche, ça ne fonctionne pas. Les personnages font autre chose, ils surprennent l'auteur, ils lui résistent. On parlait de lutte, tout à l'heure : il y a bien une relation conflictuelle avec sa propre imagination. Et là, dans le roman *Magnus*, cela ne jouait pas seulement à propos de la trame de l'histoire et des personnages, mais dans la mise en place et le déroulement de l'écriture elle-même. En l'occurrence, ces décrochements qui me sont venus, qui m'ont perturbée un peu au début puis vite séduite, et que j'ai travaillées comme des modulations. J'aurais voulu recommencer de la sorte, mais comme c'était devenu conscient, cela aurait été factice. Je me le suis interdit pour les deux

livres qui ont suivi ; mais si cela me revient très spontanément, si cela s'impose, je le referai. Peut-être que le procédé en fragments correspondait tout particulièrement à ce livre racontant l'histoire de quelqu'un dont la petite enfance a été volée, a disparu, quelqu'un dont les souvenirs sont fracassés et en désordre, ce qui explique aussi que le « fragment 1 » ne prenne sa place que tardivement. C'est la preuve, en apparence biscornue, que tout se tient, quand on écrit un livre !

Avec *Magnus*, il s'est aussi passé quelque chose qui ne m'était jamais arrivé et ne s'est pas reproduit depuis, c'est qu'un personnage fasse un bond dans le texte depuis un autre livre. Et le plus surprenant, c'est que ce bond intégrait le décompte du temps qui séparait les époques des deux livres (même s'il s'agit d'un temps imaginaire) : un personnage que je laissais vers l'âge de 18 ans aux portes d'une abbaye dans les années vingt, vingt-cinq, revenait dans *Magnus* dans les années quatre-vingt, devenu presque nonagénaire ! Il a vraiment sauté de ce livre (*Jours de colère*) comme une puce !, et s'est imposé. Ainsi font les personnages qui s'invitent sans qu'on les ait appelés, qu'on repousse vers la porte mais qui rentrent par la fenêtre, la cheminée, le vide-ordure... Et d'autres qu'on voudrait garder vous glissent entre les mains, il n'y a rien à faire. Et avec la langue, avec la structure, c'est pareil – pas de maîtrise totale. C'est fatigant, cela pose problème, c'est parfois exaspérant et désespérant, mais cette surprise constante de l'imaginaire et le réajustement auquel il nous contraint est également jubilatoire...